

vailler sourdement les scrupules religieux du vieux Fleury ; en sorte qu'au rembaillage des fermes, Fleury faisait à la Popelinière une condition d'épouser sa maîtresse. La petite Dancourt se trouva être, une fois mariée, une maîtresse de salon adorable. Elle racheta son passé en l'oubliant, sans mettre de l'orgueil sur cet oubli ; elle chercha à plaire, et elle y parvint si bien, elle fut si bien adoptée par la mode, que peu à peu, sans y songer, elle fut portée naturellement dans un monde où le financier ne pouvait la suivre, dans des soupers où il n'était pas invité. Il voulut la retenir, la retirer de ces grandes relations qui le rendaient jaloux ; car en la voyant si courtisée, il avait repris de l'amour pour elle. Elle traita ces prétentions de tyrannie capricieuse, d'esclavage humiliant ; et bientôt arrivait la découverte de la liaison avec Richelieu que suivait la séparation des époux. Mais déjà elle était malade du mal qui devait la tuer, et sur lequel elle semble mettre la main pour le faire taire quand elle écrit à Richelieu. Un cancer emportait la pauvre femme.

Cette mort n'assombrissait qu'un moment la maison de la Popelinière, bientôt remarié avec la jolie mademoiselle de Mondran, qu'il épousait sur la réputation de ses talents. Mais ce n'était plus madame de la Popelinière. Malgré tous ses talents, son esprit, son art de grande comédienne, la nouvelle maîtresse du salon de la Popelinière n'avait plus la grâce attachante, attirante de celle qui l'avait précédée. Le monde affluait toujours ; mais il n'accourait plus que par curiosité pour les fêtes et la magnificence de l'hôte (1).

(1) Mémoires de madame de Genlis, vol. 1. — Mémoires de Marmontel, vol. 1.

III.

La dissipation du monde.

Peignons au milieu de ce monde la vie de la femme mondaine.

Ce n'est que vers les onze heures qu'il commence à faire jour chez une femme de bon ton du dix-huitième siècle. Jusque-là « il n'est pas encore jour » : c'est l'expression consacrée qui ferme sa porte. Une raie de lumière glissant du haut du volet, un aboiement du bichon ou de la petite chienne gredine couchée sur le lit à ses pieds, l'éveille : elle détourne son rideau, elle ouvre les yeux dans ce demi-jour de sa chambre toute pleine encore des tiédeurs de la nuit, et elle sonne. On gratte : c'est le feu qu'une femme de chambre vient faire. La maîtresse demande le temps qu'il fait, se plaint d'une nuit *affreuse*, trempe ses lèvres à une tasse de chocolat. Puis jetant ses pieds sur le tapis, sautant et s'asseyant sur le bord du lit, caressant d'une main la petite chienne, de l'autre

dant les deux sonnettes du cabinet font sans cesse un carillon étourdissant : ce sont des caprices, des ordres, des commissions ; toute la livrée est mise en campagne pour aller prendre l'affiche de la comédie, acheter des bouquets, s'informer quand la marchande de modes apportera des rubans d'un nouveau goût, et quand le vis-à-vis sera peint. Le colporteur entre avec les scandales du jour, tirant de sa balle des brochures dont une toilette ne peut se passer, et qu'on gardera trois jours, assure-t-il, sans être tenté d'en faire des papillottes. Le médecin de Madame la complimente sur son magnifique teint, sa brillante santé, « la collection de ses grâces. » Et l'abbé, car l'abbé est de fondation à la toilette, quelque petit abbé vif et sémillant, se trémoussant sur le siège qu'une femme lui a avancé, conte l'anecdote du jour, ou fredonne l'ariette courante, pirouette sur le talon, et taille des mouches tout en parlant. On va, on vient, on piétine autour de la toilette : un homme à talent gratte une guitare que les rires font taire, un marchand présente un sapajou ou un perroquet, un petit marchand de fleurs, remarqué la veille à la porte du Vauxhaal, offre des odeurs, des piqûres de Marseille ou des bonbons. Une marchande déroule sur un fauteuil une soie gorge de pigeon ou fleur de pêcher ; et a tout cela : « *Qu'en dit l'abbé ?* » fait la jolie femme qui se retourne à demi, et revenant à la glace, se pose au coin de l'œil une mouche assassine, tandis que l'abbé lorgne la soierie et la marchande (1).

(1) Les Mille et une folies, par M. N... Londres, 1785. — Le Colporteur, Histoire morale et critique par Chevrier, Londres, l'an de la Vérité 1774. — Le Nouvel Abailard ou lettres d'un singe, aux Indes, 1763. — Ces messieurs et ces

Heure charmante du matin, que le dix-huitième appelait poétiquement la *jeunesse de la journée* ! La coquetterie semblait se lever, la beauté renaissait dans le bruit, l'empressement, l'adoration d'une cour. Il y avait auprès de la toilette un mouvement délicieux, et qu'animait encore l'activité des femmes de chambre autour de leur maîtresse, le travail léger des soubrettes lestes et voltigeantes. On les voyait à tout moment passer et repasser, aller et revenir, et doucement trotter, tantôt du vent de leur jupe faisant lever la poudre tombée, tantôt agenouillées tendant les mules, ou bien droites tirant du bout des doigts le lacet d'un *corps*, ou bien encore penchées mettant la main à un accommodage de cheveux. Et quel air à tout cela ! Imaginez Clairette, Philippine, ou Mutine, de fines matoises, des minois délicats, la plus jolie tournure de visage, les yeux les plus fripons, la peau blanche, le pied mignon, et l'ensemble de figure le plus frais (1). Car la femme d'alors voulait *du joli* dans tout ce qui l'entourait. Elle aimait les suivantes avenantes et ragoûtantes. Elle les prenait, sans jalousie, pour accompagner sa beauté ou pour lui rappeler sa jeunesse ; et elle mettait à les choisir l'amour-propre et le goût de la duchesse de Grammont dont les chambrières étaient si renommées (2). Il semble qu'elle ait voulu donner à Baudouin ces modèles de filles ravis-

dames à leur toilette. — *Qu'en dit l'abbé* dessiné par Lavreince, gravé par Delaunay ; *La Toilette* peinte par Baudouin gravée par Ponce, *Le Lever* gravé par Massard. — Tableau de Paris (par Mercier). Amsterdam, 1783, vol. VI.

(1) Les Lauriers ecclésiastiques ou campagnes de l'abbé T... à Luxuropolis, 1777.

(2) Correspondance secrète par Metra, vol. II.

santes, si bien parées des dépouilles encore fraîches de leurs maîtresses, le petit papillon de dentelle posé sur le haut de la tête, le fichu des Indes glissant entre les deux seins, les bras nus sortant des dentelles, la jupe retroussée et falbalassée, le grand tablier de linge à bavette sur la poitrine (1); toilette des grandes maisons qui fait si vite oublier à la femme de chambre sa tenue passée dans les maisons bourgeoises où elle a d'abord servi, le juste de molleton rayé, la jupe de calemande, le bonnet rond de simple batiste, les cheveux sans poudre, la croix d'or au cou au bout d'une gance noire, et le tablier de toile à carreaux rouges (2). Mais alors elle savait tout au plus lire et écrire, faire un lit, une petite soupe, blanchir le menu linge, coudre, raccommoder (3); maintenant, que de talents! Elle est femme de chambre coiffeuse, habilleuse, ouvrière, couturière. Elle sait faire de la tapisserie à point carré et à petit point, monter une blonde, attacher un falbala ou des quilles (4). Elle est précieuse à Madame qui la traite presque en femme de compagnie. Et à force de voir d'en bas, la meilleure société, elle en prend à l'antichambre et dans l'office, le maintien, les petits airs, les travers et l'élégance (5); si bien qu'elle pourrait comme Lisette doubler sa maîtresse dans les Jeux de l'Amour. Elle porte dans toute sa personne comme un

(1) Voyez les planches de Baudouin, les planches de Frendeberg pour le *Monument du costume physique et moral de la fin du dix-huitième siècle*; la *Femme de chambre* par Cochin, et la *Jolie femme de chambre* publiée chez Aveline.

(2) Les Contemporaines, vol. I.

(3) Les Illustres Françaises, vol. III.

(4) Angola, vol. I.

(5) Mémoires de madame Roland, publiés par Barrière, vol. I.

goût de monde qui fait dans ce siècle sa tentation si grande, qui irrite l'infidélité de ces maris peints par Baudouin dans l'*Épouse indiscreète*, qui inspire au fils du comte de Soyecourt cette furieuse passion pour la femme de chambre de sa mère (1). Les grâces de la femme de chambre, ce sont les grâces de Marton devenant les grâces de Suzanne.

Si élégantes, si coquettes, si provocantes qu'elles soient, ces femmes de service ont souvent de la vertu; presque toujours elles ont une vertu: le dévouement, si commun dans le service plein de douceur de ce temps où les maîtresses faisaient danser aux chansons dans leur antichambre (2), où les Choiseul donnaient le bal aux domestiques de leurs amis (3). A côté du nom de madame du Deffant, de mademoiselle de Lespinasse, de mademoiselle Aissé, l'histoire n'a-t-elle pas conservé le souvenir de ces trois servantes attachées à leur mémoire comme elles furent attachées et pour ainsi dire mêlées à leur vie: Devreux, Rondet, et cette Sophie qui, après la mort de sa maîtresse, entra de chagrin dans un couvent (4)?

La toilette finie, — et cette toilette n'est souvent qu'une des trois toilettes de la journée (5), — la femme va répéter l'ariette nouvelle et s'accompagner au clavecin; ou bien elle prend sa leçon de harpe, cette leçon, dessinée par Moreau dans l'*Accord parfait*, qui met le bras en si beau jour, fait jouer si joliment la main, et donne

(1) Correspondance secrète, vol. IX.

(2) Les illustres Françaises, vol. III.

(3) Lettres de madame du Deffand, vol. III.

(4) Lettres de mademoiselle Aissé. Préface par M. Sainte-Beuve.

(5) Mélanges par le Prince de Ligne, vol. XIII.

au visage un air d'enthousiasme fort apprécié par le siècle de madame de Genlis (1). Est-ce le temps du règne de Tronchin imposant l'exercice à la femme comme une sorte de devoir à la mode? L'ordre est donné de seller un joli cheval dont la crinière est nouée tout le long de rubans, dont la queue ornée d'une rosette flotte au vent qui la fouette. Et suivie par un seul palefrenier, la femme galoppe jusqu'au bois de Boulogne dans une veste amazone de satin vert galonnée d'or, à la jupe rose soutachée de dentelles d'argent. C'est la grande distraction des élégantes quand l'hygiène est de bon ton. Le bois de Boulogne se remplit de cavalcades où les amazones se croisent avec les cavaliers. Le cheval donne à la femme mille coquetteries, une allure nouvelle, piquante, libre, le charme d'un demi-travestissement, les provocations singulières de ce costume d'homme dans lequel madame du Barry a voulu être peinte, a voulu être gravée : ainsi l'on se figurerait la Volupté essayant l'uniforme de Chérubin. Tailleurs et couturières s'empres- sent à renouveler la mode théâtrale des amazones du commencement du siècle; ils s'appliquent à trouver l'habit le moins habillé qui soit en même temps le plus simple et le plus galant. Et les femmes à cheval, que le bois de Boulogne voit passer en 1786 dans ses allées de poussière, portent la veste de pékin puce à trois collets, garnie sur le devant et aux ouvertures des poches de petits boutons d'ivoire : la jupe pareille, bordée d'un ruban rose, cache et montre, en allant et venant, un soulier de peau rose à talon plat. Un petit

(1) Contes moraux de Marmontel, Merlin, 1765, vol. II.

gilet de pékin vert pomme se croise et se rabat sur la poitrine, au-dessous d'une large cravate de gaze blanche qui fait au cou un gros nœud. Sur un chapeau de feutre de laine couleur *queue de serin*, la nuance en vogue, tremble, se balance et s'envole un bouquet de plumes blanches et vertes; et les cheveux, serrés en gros catogan, à la manière des hommes, parfois enfermés dans une coiffure *au flambeau d'amour*, battent au dos des amazones (1).

Avant Tronchin, la lecture des nouvelles manuscrites, quelques brochures feuilletées menaient la femme jusqu'au dîner (2). Le dîner achevé, les chevaux attelés, la femme sortait. Elle faisait ses visites, mille courses; elle passait au Palais-Marchand, et chez les marchandes de modes pour choisir quelques dentelles ou les *petites oyes* les plus élégantes. Elle entrait au Chagrin de Turquie, la boutique de joaillerie à la mode, où on lui montrait les aigrettes du dernier goût, les girandoles, les boucles, les *esclavages*, les rivières de diamants (3). Elle battait la ville, courait les curiosités du jour, allait donner un regard au bâtiment fini, à l'incendie fumant, à la tapisserie exposée. Tout en courant d'ici là, d'une chose à une autre, elle mettait des billets de visite, elle se faisait écrire à une dizaine de portes, elle entrait dans dix maisons, elle y restait le temps d'une embrassade, d'une médisance, et d'un compliment. Sou-

(1) Cabinet des modes, 1786.

(2) L'heure du dîner remonte dans le dix-huitième siècle d'une heure à quatre. Cette dernière heure de quatre heures gêne à la fin du siècle les vieilles gens habitués aux heures du commencement du siècle et font refuser à madame de Créqui les dîners de madame Necker.

(3) Angola, vol. II.

vent elle se montrait dans une désobligeante « azurée comme le firmament, » et quand le jour commençait à baisser elle faisait toucher aux Tuileries : c'était le moment brillant de la promenade, la belle heure du beau monde, et il n'y aurait pas eu de décence à s'y montrer plus tôt. Les diamants brillaient dans la grande allée, dont quatre paniers prenaient toute la largeur; et jusqu'au bout de ces Tuileries, où Richelieu mourant se traînera pour saluer une dernière fois Paris, le soleil, et la femme, on voyait des révérences de grandes dames rendues d'un air distrait aux hommes qui défilaient. Les grands habits, les grandes toilettes passaient, mêlés aux petites toilettes, aux deshabillés des femmes qui venaient promener « leur nonchalance ou leur mauvaise santé »; le panier à ouvrage à la ceinture, le petit chien sous le bras, ces dernières allaient lentement, la coiffure avancée, un soupçon de rouge à la joue, en robe ouverte, en jupe falbalassée et assez courte pour laisser voir un pied chaussé d'une mule blanche. A chaque pas, dans tout ce monde qui se croisait, c'était des rencontres, des reconnaissances, un regard, un mot échangé, un bras offert, et qu'on prenait pour l'enlever à une autre. Parfois en se promenant, l'idée venait d'une partie improvisée. On attendait, en faisant le tour du grand bassin, que le Pont tournant fut fermé; et après un souper chez le Suisse, on avait à soi le jardin et la nuit (1). — Parfois encore l'on finissait la journée par une partie de garçon, un souper aux Porcheons ou au Port à l'Anglais (2), à moins que l'on ne

(1) Le livre des Quatre couleurs. — Angola, vol. I.
 (2) Lettres Juives. La Haye, 1742, vol. I.

préférer le passe temps d'une de ces *nuits blanches* du Cours la Reine, nuits joyeuses et brillantes, pleines de symphonies, et d'illuminations, et de jeux qui retenaient jusqu'à l'aube les hommes et les femmes à la mode (1).

Mais le plus souvent, les jours qui n'étaient point jours d'opéra ou grands jours de comédie, la femme se laissait entraîner à quelque-une de ces foires qui mettaient un coin de carnaval dans Paris ou dans la campagne autour de Paris. Une compagnie l'emmenait à la foire de Bezons, à la foire Saint-Ovide, à la foire Saint-Laurent et de préférence à la foire Saint-Germain, qui l'éblouissaient, l'étourdissaient et l'amusaient avec leurs mille lumières, leurs bruits de toutes sortes, leurs spectacles de toute espèce : cris de marchands, appels et compliments, annonces et représentations de danseurs de corde, de joueurs de gobelets, de faiseurs de tours de gibecière, de montreurs d'ouvrages mécaniques, boutiques où l'on vendait de tout et des brochures nouvelles, fête de Babel dont la femme allait oublier la fatigue et le fracas à l'Opéra-Comique (2).

Plus tard tout est changé, les amusements, les promenades, la vogue des marchands et les rendez-vous de la mode. On ne va plus au Palais-Marchand, on va au Palais-Royal. Ce n'est plus au Chagrin de Turquie, à peine si l'on sait encore ce nom, c'est à la Descente du Pont-Neuf, au Petit Dunkerque, au *Petit*, comme on dit familièrement, que s'arrêtent les petites maîtresses désœuvrées, et qu'elles perdent agréablement

(1) Mercure de France, juillet 1721.

(2) Le livre à la mode, en Europe, chez les libraires, 100070060.

deux heures à choisir une délicieuse inutilité (1). Et de même que le Palais-Marchand est déserté pour le Palais-Royal, les Tuileries sont abandonnées pour les Boulevards, la nouvelle promenade en vogue, qui a son jour de mode, le jeudi, où l'on voit se presser toutes les voitures d'élégantes, les allemandes, les diligences, les dormeuses, les vis-à-vis, les *solis*, les paresseuses, les cabriolets, les sabots, les gondoles, les berlins à cul de singe, les haquets et les diables. Et ce ne sont qu'hommes et femmes du bel air se lorgnant d'un carrosse à l'autre, se saluant en levant et abaissant les glaces. Les chevaux vont au pas pour permettre aux promeneurs d'aller à la portière dire un bonjour à leurs connaissances, et les bouquetières montent sur les marchepieds pour offrir leurs fleurs aux dames (2). On s'arrête, on descend; on va prendre une glace aux tables placées devant le café Gaussin ou devant le café du Grand-Alexandre; et l'on regarde passer tout ce monde, défilé toutes ces voitures, les livrées, les figures, la mode, dans ce bruit des Boulevards fait de tous les bruits: le fracas lointain des parades, le *grommèlement* bourdonnant des buveurs, le sifflement des petites marchandes de nougat, la musique des vieilles montagnardes, le claquement des coups de fouet, le hennissement des chevaux, le son des tambours et des trompettes (3).

Le cadre des distractions de 1730, de 1740, de 1750 est bien élargi. Les femmes vont maintenant après le di-

(1) Tableau de Paris (par Mercier), vol. VII.

(2) Les *Portraits à la mode*, les *Remparts de Paris*, dessinés par Saint-Aubin, gravés par Courtois et Duclos.

(3) Déclaration de la mode portant règlement pour les promenades des boulevards.

ner, reculé à trois heures, aux sermons du père Anselme. Elles vont au Lycée. Elles vont voir la fabrication de la thériaque au jardin des Plantes. Elles vont chez l'horloger Furet voir la négresse qui a l'heure peinte dans l'œil droit, les minutes dessinées dans l'œil gauche. Elles vont à Vincennes, qui a cessé d'être une prison, voir la chambre ou fut enfermé le grand Condé (1), ou bien chez Greuze admirer son tableau de Danaé (2). Elles vont encore voir la procession de trois cent treize esclaves français rachetés à Alger (3), ou l'hôtel Thélusson qui s'élève, ou les deux têtes parlantes de l'abbé Mical qui articulent quatre phrases (4). Elles vont faire dessiner leur profil, le faire *écrire à main levée* par le calligraphe Bernard (5). Après avoir fait dire une messe le matin, pour le succès de l'ascension d'un aérostat, elles vont embrasser les frères Robert ou Pilatre du Rozier avant qu'ils ne s'enlèvent (6). L'engouement des sciences, des arts, de l'industrie, entré dans la société, a développé chez la femme une curiosité universelle et fébrile, une envie de tout voir et de tout connaître. Son imagination vole d'idées en idées, de spectacles en spectacles, d'occupations en occupations; sa journée n'est que mouvement, empressement, projets d'un instant, ardeur tourbillonnante, inconstante, qui l'emporte aux quatre coins de Paris, sur les pas de l'opinion, sur les annonces des feuilles publiques, sur le bruit des systèmes, des théo-

(1) Mémoires de la République des lettres, vol. 26.

(2) Adèle et Théodore.

(3) Mémoires de la République des lettres, vol. 30.

(4) Id. 26.

(5) Abrégé du Journal de Paris, vol. III.

(6) Correspondance secrète, vol. 16.

ries, des cours et des expériences, sur le vent qui passe, sur l'air qui souffle, sur l'aile du caprice qui lui effleure le front en passant. Journée pleine et vide, grosse de désirs, d'aspirations, de résolutions, qui semble remuer avec ce qu'elle se promet de plaisirs sérieux et de distractions philosophiques, économiques même, la table d'une Encyclopédie! Un méchant, qui est à peine un caricaturiste, l'a esquissée d'après nature, cette journée d'une femme de la fin du siècle, et il va nous en peindre le train, la fièvre, les zigzags, les arrêts à moitié chemin, la folie courante et à bâtons rompus. La femme sort; elle passe prendre le chevalier, elle l'enlève: il l'accompagnera au cours d'anatomie où elle va. En route, elle rencontre la marquise, qui a besoin de la consulter sur la chose du monde la plus essentielle, et qui la mène chez sa marchande de modes. A trois portes de la marchande de modes, le chasseur du baron aborde la voiture de ces dames retardée par un embarras: c'est le baron, qui leur propose de voir de nouvelles expériences sur l'air inflammable. « Je n'aime rien tant, répond la femme, mais vous me garantissez qu'il n'y aura point de détonations. Montez baron ». Et le baron jette au cocher: « Rue de la Pépinière! » On arrive. « Je vous laisse, dit la femme; il est tard, et je manquerais mon cours de statique. Chevalier, serez-vous des nôtres? » Près de l'Arsenal: « Germain, voici l'adresse imprimée. » On commence à rouler. Mais voici de jolies perruches: il faut arrêter pour les regarder, leur parler; le marchand engage les dames à entrer pour voir un superbe perroquet disant, à ce qu'il assure, des polissonneries qui attireraient trop de monde autour de la voiture. « Oh!

descendons, ma chère, nous nous amuserons comme des dieux! » On achète le perroquet. Une berline passe. La femme crie à l'homme qui est dedans: « Un mot. Où courez-vous, comte? — Je vais voir l'imprimerie des aveugles. — Unique! délicieux! charmant! Courons y tous! » Mais en chemin, la femme demande au comte si c'est cette berline qu'il avait le jour où il l'a conduite voir le tableau de Drouais: voilà la marquise enflammée par la description du tableau, qui veut absolument le voir. On se dit que les aveugles imprimeront encore longtemps, que le tableau peut disparaître d'un moment à l'autre: « Chez Drouais! » On s'est mis à causer peinture, le chevalier avoue qu'il peint: aussitôt l'idée prend aux femmes de surprendre ses portefeuilles en désordre et de juger ses fleurs. « A la Barrière Blanche! » Les chevaux tournent et repartent. « Eh! bon dieu! à propos de fleurs, reprend la marquise, on est venu me dire que le grand cierge serpenteur du jardin du Roi est fleuri, ce qui n'aura lieu que dans trente ou quarante ou cinquante ans peut-être... Si c'était le dernier moment, nous l'aurions manqué pour la vie. » Et du Jardin des Plantes, l'on revient encore, avant d'être arrivé, à un architecte de Parthénion qui demeure rue des Marais, de l'architecte à un stucateur du boulevard de l'Opéra, du stucateur à Réveillon, de Réveillon à Desenne pour prendre des brochures. Au bout de quoi le chevalier dit à la dame: « Vous vouliez aller au Lycée... » C'est le mot final de la journée (1).

Point de repos, point de silence, toujours du mou-

(1) Éloge philosophique de l'Impertinence, ouvrage posthume de M. de la Bractéole, à Abdère, 1788.